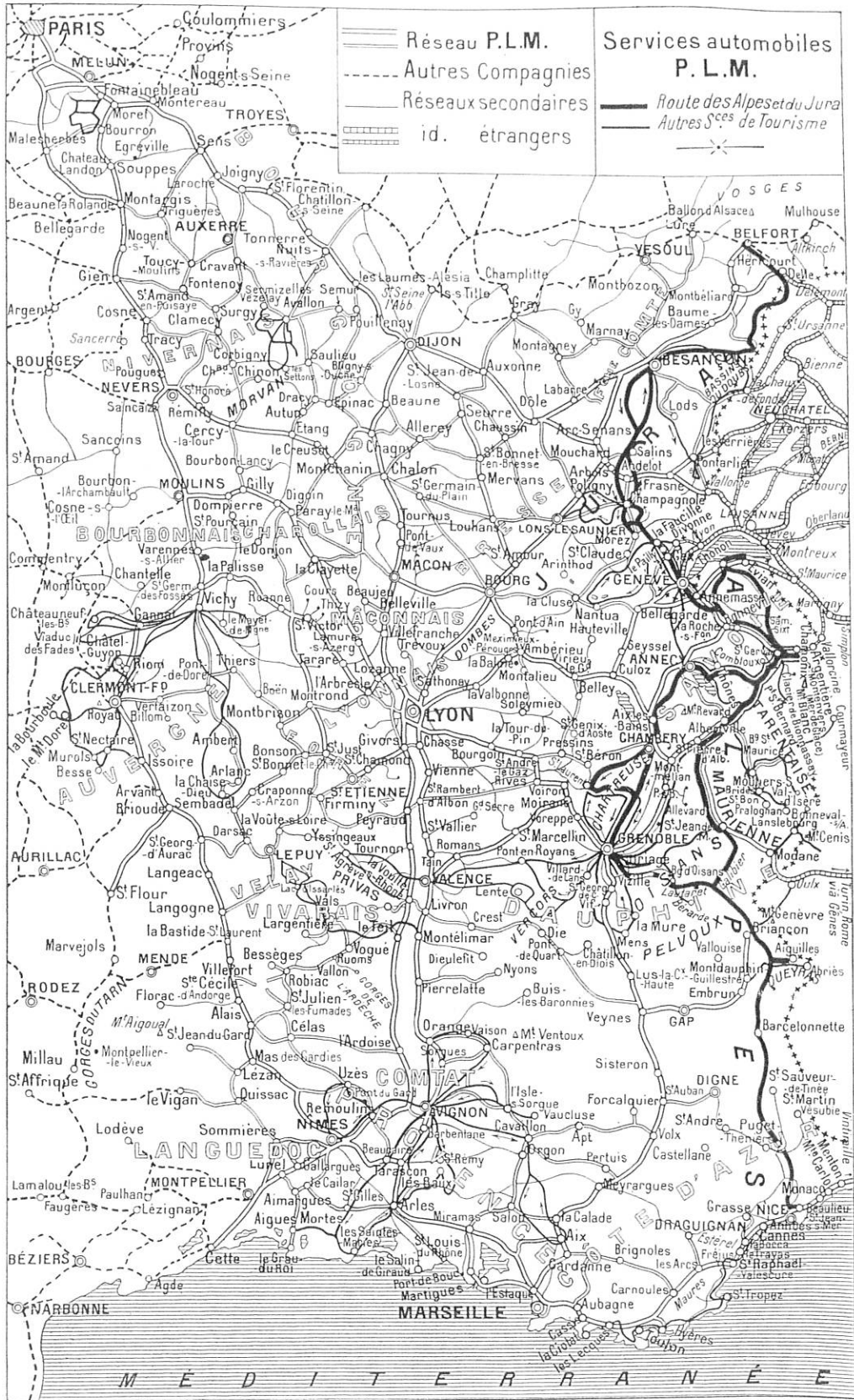


RÉSEAU P.L.M.
CENTRES DE TOURISME ET DE SÉJOUR
ET LIGNES INTERNATIONALES EN CORRESPONDANCE AVEC LE RÉSEAU



AGENDA



P.L.M.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

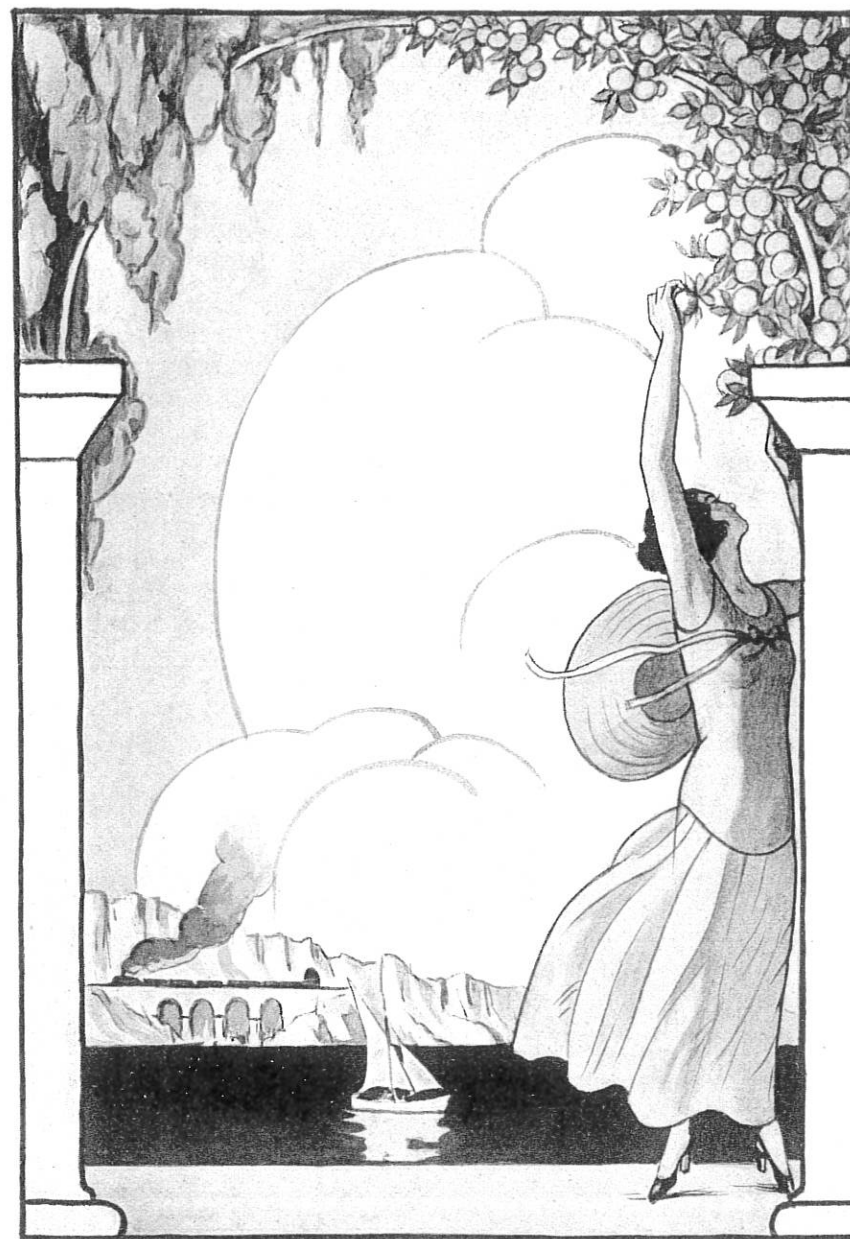
88, Rue Saint-Lazare, PARIS

(Tous droits de reproduction et de traduction réservés)



HORS-TEXTE EN COULEURS

I.	ALGER. FIN DE JOURNÉE D'ÉTÉ DANS LE PORT par M. DORMOY	9
II.	CHAMONIX EN HIVER. EFFET DE SOLEIL COUCHANT par M. J. TOUCHET	27
III.	VUE D'ENSEMBLE DE LA PROCHAINE EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS par M. MARCEL MAGNE	45
IV.	AVIGNON. LE PONT SAINT-BÉNEZET par M. L. MONTAGNÉ	63
V.	MONACO. L'INSTITUT OCÉANOGRAPHIQUE par M. R. ALLÈGRE	73
VI.	LES AIGUILLES VERTE ET DU DRU (VUES, LA NUIT, AU-DESSUS DES PRATZ) par M. A. RAYNOLT	91
VII.	FÈS. FONDOUK par M. LOBEL-RICHE	109
VIII.	MONTBÉLIARD. LE CHATEAU DES COMTES par M. PIERRE LACOSTE	127
IX.	EN CAMARGUE. CHEVAUX DANS LE MARAIS par M. EUGÈNE CARTIER	145
X.	MATIN D'ÉTÉ A DURIANNE, PRÈS DU PUY par M. GABRIEL MOISELET	163
XI.	SALLANCHES. LA TOUR DESSONCHE ET LA CHAÎNE DU MIAGE par M. ROBERT LEMONNIER	181
XII.	VÉZELAY. ÉGLISE DE LA MADELEINE par M. G. BELNET	199
XIII.	MARSEILLE. LA CORNICHE D'ENDOUME par M. E. BEAUSSIER	217
XIV.	GORGES DE L'ARDÈCHE par M. LOYS-PRAT	235
XV.	SEMUR. LE PONT JOLY ET LA TOUR DE L'ORLE D'OR par ROGER BRODERS	253
XVI.	ENVIRONS DE CASSIS CABANE DU DOUANIER ET CHEMIN DES CALANQUES par M. JEAN JULIEN	271



V O Y A G E S

A trente ans, je ne connais pas encore Nice, ni Monte-Carlo. Ma première arrivée dans le Midi m'a dotée d'un souvenir égal en force à ceux de la petite enfance, ces souvenirs dont la lumière exagérée, la précision des contours, la sonorité persistante composent un refuge intérieur que, plus tard, visitent notre insomnie, notre chagrin secret, l'oisiveté des convalescences.

Je me rappelle qu'au jour levant, passé Marseille, un certain bleu teignit l'horizon, un bleu compact, solide, fermement apposé contre le ciel presque blanc. La voile neuve d'une barque le mordit, étincela, disparut. Une nappe d'un violet brûlant, coula sur des murs jaunes, le long du train, et quelqu'un m'apprit le nom de cette lave fleurie : "bougainvillar..." Puis je vis, parmi leur feuillage raide que

le vent respecte, cent lumières sphériques, chacune un peu renflée sur son équateur ; la même voix m'enseigna : " les mandariniers " ; au même moment un rideau de lauriers-roses et de mimosas me déroba les jardins, troué de soleil, mouvant, proche et indistinct comme le voile qui s'interpose entre ce monde et nous pendant une syncope... Depuis, et quelque grises qu'aient été d'autres arrivées méridionales, je me refuse à porter au compte de la surprise, du réveil en sursaut, cette fête encore toute vive, ce bouquet ardent et fugitif, jeté par la vitesse contre la vitre du wagon, cette heure brève où tout en moi criait : " Voyage ! Découverte ! "

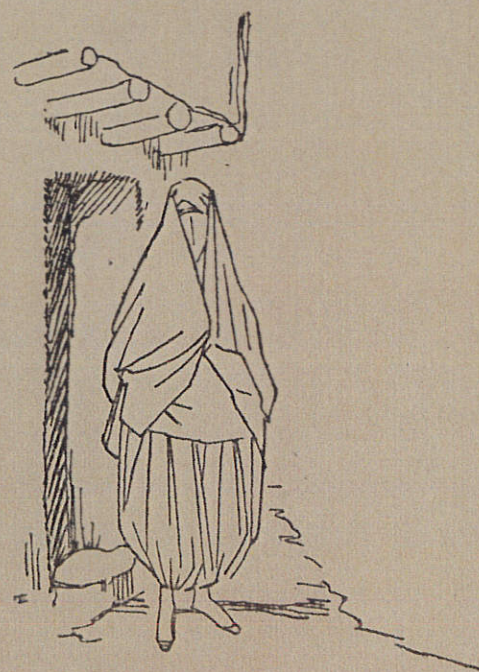
Ceux qui ont peu voyagé savent goûter les moindres parcelles d'une évasion. — Sédentaires de mauvais gré, le son, la couleur, l'arome nouveaux les frappent comme une matière quasi-vierge aux longs résonnements. Mais la vibration la plus obstinée, c'est celle que le soleil éveille. Si je garde l'habitude de nommer le Midi, mentalement, " le bas de la France ", ce n'est peut-être pas en mémoire d'un errement enfantin. La route, entre Paris et la Méditerranée, m'apparaît comme une pente naturelle, facile, fatale, qui me verserait dans une mer orientale, entre les coques trinquantes des bateaux sollicités par la houle. Le " bas de la France "... Ce n'est pas nommer si mal une côte déchiquetée, rongée de sel, bordée d'une écume qui retient dans sa dentelle un peu de ce qu'a balayé, traînant sur des régions comblées, la frange terminale d'une nation : fruits, fleurs, surgesons de vignes, verdure qui pressentent l'Afrique, grains de maïs, plumes envolées des gibiers gras et paresseux, tomates éclatées et melons en quartiers de lune...

Il est loin, le temps où, vouant à ma Bourgogne natale un culte exclusif, — la Puisaye, l'Yonne, Auxerre, Dijon tout imprégné de noblesse vinicole, — je ne jurais que par ces lieux révéérés ! Avec la maturité, les plus impérieux atavismes se décèlent : qu'un doigt me pousse, et je roule sur la pente, vers le " bas de la France ", vers une Provence et une Italie paternelle, vers une mer qui apporta, au début du dernier siècle, colorés de sang colonial, le cheveu bleu et l'ongle irisé de mauve comme un coquillage, les récolteurs de cacao d'où sortit ma mère. Il n'est de départ qu'au-devant du soleil, au-devant d'une lumière accrue, et c'est avoir obtenu de la vieillesse le seul répit qu'elle puisse donner, que de s'arrêter — encore, de grâce, encore un instant ! — sous un ciel où le temps, suspendu et rêveur au haut de l'azur, nous oublie.

COLETTE.



ALGER
FIN DE JOURNÉE D'ÉTÉ DANS LE PORT
PAR M. DORMOY





La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise.
 La Sultane regarde, et la mer qui se brise
 Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots...
 (V. HUGO. *Les Orientales*).

UNE capitale!... C'est l'impression qu'on a tout de suite en débarquant. Autrefois Alger n'était qu'une préfecture exotique, qui sentait sa province, une province un peu attardée, toujours un peu 1830, — une petite ville méridionale engourdie de soleil et de paresse. Aujourd'hui, c'est une grande ville moderne très active, très commerçante, pleine de foules joyeuses, bruyantes et pittoresques à souhait.

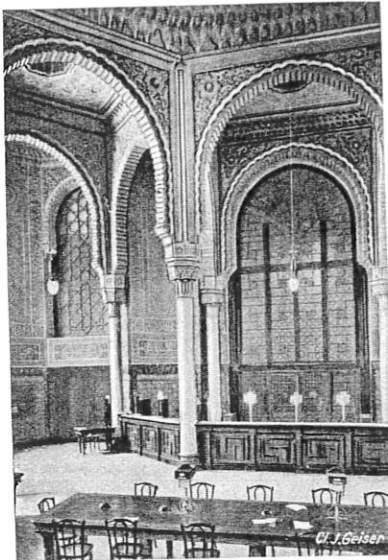
Il s'est rarement vu de transformation aussi complète réalisée en si peu de temps. Des quartiers déserts, il y a vingt ans, sont devenus le centre de la ville nouvelle. Des terrains vagues sont, à présent, des squares entourés de maisons neuves à cinq étages. On y a tracé de longues rues à arcades, on a démoli les anciens remparts, comblé les fossés des fortifications. Des boulevards en gradins escaladent les pentes abruptes de la zone militaire. Une immense avenue de près de six kilomètres se développe le long de la mer qu'elle surplombe, depuis Saint-Eugène jusqu'aux environs du Jardin d'Essai. A cet élargissement de la ville correspond une augmentation surprenante de la population. Il y a vingt-cinq ou trente ans, Alger ne comptait pas plus de quatre-vingt-dix mille habitants. Ils sont aujourd'hui cent soixante-dix mille.

Ils bâtissent avec une prodigalité infatigable. Et, il sied de le reconnaître, les constructions neuves qui se pressent dans ces quartiers récemment bâtis sont en général fort bien comprises. Avec ses rues larges et bien aérées, ses avenues monumentales, l'Alger moderne est en passe de devenir une des villes méditerranéennes les plus confortables et les plus agréables à regarder.

L'innovation la plus heureuse peut-être, ç'a été de reprendre le vieux style indigène et de l'adapter aux exigences de la vie européenne. Des reconstitutions charmantes ont été exécutées en ce genre. Les coteaux de Mustapha et de Saint-Eugène se sont couverts de blanches villas,



La cathédrale



Intérieur de l'Hôtel des Postes

surmontées de la kouba mauresque et émaillées de faïences peintes. Rien de gracieux dans la verdure sombre des cypres et des eucalyptus, comme ces blancheurs claires et ensoleillées où luisent doucement les polychromies décoratives, chères aux anciens architectes du Moghreb.

Mais on a tenté davantage encore. De véritables édifices néo-mauresques, palais scolaires ou administratifs, s'élèvent un peu partout dans l'Alger moderne. On y voit une préfecture qui ressemble à un Eden-Théâtre, un bureau central des postes qui a toute la majesté d'un Alhambra, une gendarmerie nationale qu'on prend d'abord pour un Alcazar. On peut en sourire, on peut se moquer de cette architecture d'Exposition Universelle ; néanmoins, l'idée et le genre étant admis, il faut bien

reconnaître que ces bâtisses sont ordinairement très réussies. Il suffit, pour rendre hommage au goût des Algériens, de se rappeler les constructions similaires qui déshonorent les rues du Caire ou d'Alexandrie. Là-bas, c'est le triomphe de la pacotille et de la caricature carnavalesque. Ici, le sens français de la mesure a tempéré très à propos l'exubérance et l'enflure africaines.

* *

Mais le grand charme d'Alger, — est-il besoin d'y insister? — c'est le vieil Alger. Il en reste beaucoup plus qu'on ne le croit — et, je le dis bien haut, parce qu'on l'ignore trop en France : *il n'y a rien de pareil dans tout l'Orient.*

La Casbah est un coin à peu près intact de vie musulmane, au milieu d'une grande ville européenne. Tunis même n'offre rien d'aussi franc, d'aussi vigoureusement caractéristique. Seulement il ne faut pas traverser les rues de la haute ville en touriste pressé qui se borne à effleurer les murs d'un regard distrait. Il faut pénétrer dans ces vieux logis d'apparence ingrate ou insignifiante : on y trouvera presque



L'Amirauté

partout des patios à colonnettes et à faïences peintes, — tout le vieux décor de la vie barbaresque — et cela, non seulement dans les quartiers de la Casbah proprement dite, mais dans tous les anciens quartiers de la ville, — les environs de la Cathédrale, de la Bibliothèque, du Lycée, rue Lahoum, rue Sidi-Hellel, rue des Lotophages, et combien d'autres!

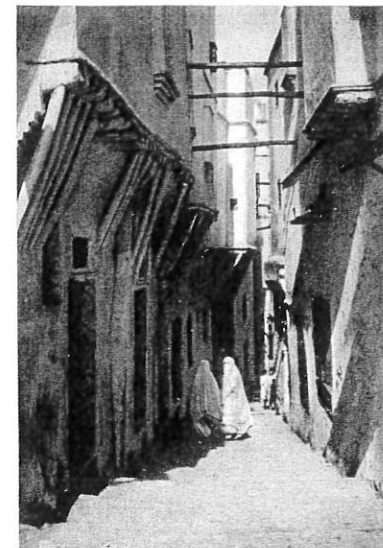
Pour qui la connaît et qui sait y pénétrer, la Casbah d'Alger est un petit monde fermé, plein de surprises et de secrets. Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de repos. Ses maisons presque sans ouverture ne reçoivent la lumière que du dedans. Ses portes basses percées d'un guichet, où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur

par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente... Le soir surtout, après le couvre-feu, cette solitude et cette obscurité prennent quelque chose de singulièrement mystérieux et même d'un peu inquiétant. On monte dans le noir et dans le silence. On glisse sur les marches grasses et dans les détritiques des ruisseaux. Le labyrinthe voûté n'en finit pas... Soudain, un frôlement presque imperceptible. On se retourne : un fantôme drapé de blanc vous suit. Il vous suit longuement. Ses pas ne font pas de bruit sur les dalles. Et puis, tout à coup, il disparaît derrière une de ces portes bardées de clous, qui se referme, sans faire plus de bruit que ses pieds nus...

* *

Un autre charme d'Alger, ce sont ses jardins et son Sahel — cette banlieue coupée de vallons ombrés et de molles collines toutes fleuries de villas, sous leurs manteaux de glycines et de roses grimpances.

Jardins d'Alger! Enclos de silence et de recueillement, alcôves pleines



Une vieille rue



Cl. Chusseau-Flaviens

Une rue de la Casbah



Un jardin

d'ombre tiède et de parfums trop forts!.. Il en est de toute sorte : humbles promenoirs publics ouverts à la flânerie des indigènes, comme le vieux Jardin Marengo, débonnaire et provincial, avec ses plates-bandes qui semblent faites pour délecter la vue d'un propriétaire campagnard ; — immenses pépinières, comme le Jardin d'Essai, livré,

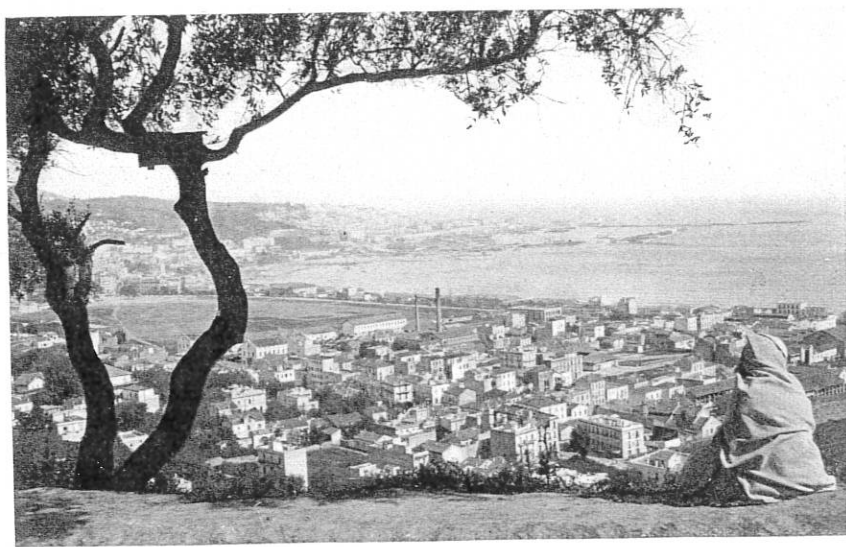


Un coin du Jardin d'Essai

au mois d'avril, à toute la violence des pousses végétales, où, à côté de vastes espaces cultivés, on retrouve l'abandon farouche des jardins d'Orient ; — et, voisinant avec ces cuves de verdure, des enclos discrets, modestes, d'une grâce et d'une intimité charmantes. Tout ce qui fait le bonheur du sage musulman : un buisson de roses qui s'effeuillent dans un étroit bassin encadré de faïences aux tons effacés, le torse élégant d'une colonne enlacée par les lianes des volubilis, une treille de glycines aux grappes lourdes, toutes vibrantes d'abeilles qui défilent dans la véhémence des odeurs.

Oh! la jolie chose que ces jardins d'Alger! Il faut les voir à travers le grillage d'une petite fenêtre mauresque. Le *quadro* est tout composé : au premier plan, débordant l'appui de la fenêtre, une tige vigoureuse, à laquelle se balancent, comme d'enfantines lanternes vénitiennes, des campanules orangées, puis, au milieu d'un carré de roses, un jet d'eau qui s'égoutte dans une vasque envahie de papyrus ; à la limite du jardin, un long cyprès doré, et, tout de suite, par delà des profondeurs de verdure invisibles, la mer immobile et bleue, le ciel infini, et, tout au fond, tout au fond, les cimes neigeuses des Monts Kabyles...

LOUIS BERTRAND.



Alger (Belcourt)



Le Peyrou

MONTPELLIER UNIVERSITAIRE

MONTPELLIER, par ses monuments, ses jardins, ses boulevards, ses somptueuses demeures, l'éternel azur de son ciel, est une des plus belles villes de France. On le sait, et depuis longtemps. Mais le nom de Montpellier dit encore autre chose. Voilà : non seulement dans les classes cultivées, mais même dans tout le populaire de France, on ne sépare pas Montpellier de son Université. C'est la seule de nos villes universitaires qui, dans l'esprit de tous, fasse corps ainsi avec son Université. Autant vaut dire que Montpellier est quelque chose comme notre Heidelberg, notre Salamanque, notre Oxford.

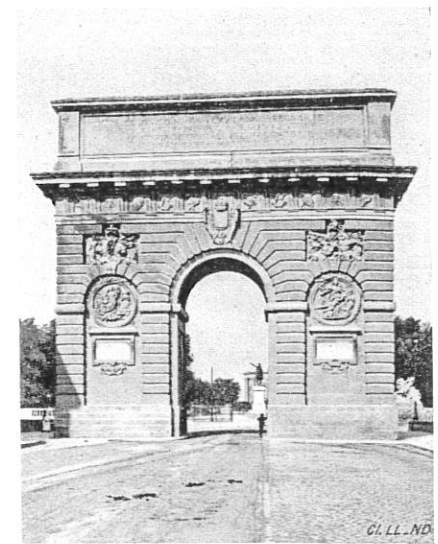
Mais, quelque très fréquentées et brillantes par leur enseignement que soient les autres Facultés, qui comptent parmi leurs maîtres de beaux et même de grands noms de la science française, il n'en est pas moins vrai que c'est la Faculté de Médecine qui a fait la gloire de l'Université montpelliéraine. Ses sept cents ans d'existence, la longue lignée, depuis le moyen âge jusqu'aujourd'hui, de ses professeurs illustres, l'éclat de ses doctrines particulières, le retentissement de ses querelles avec la Faculté de Paris, sa clientèle internationale d'étudiants, ont assuré à la Faculté de Médecine de Montpellier un incomparable renom.

Mais n'oublions pas l'étudiant de génie dont elle peut inscrire le nom sur son fronton, au-dessus même de ses plus glorieux professeurs : Rabelais.

Dans le *Pantagruel*, Rabelais parle lui-même de son séjour à Montpellier. Il nomme ses professeurs. Il raconte la "morale comédie de celui qui avait épousé une femme mute", dans laquelle, en 1531, il joua un rôle. Reçu docteur le 22 mai 1537, il enseigna pendant quelque temps : le *Registre des leçons de l'Université* nous le montre interprétant le texte grec des *Pronostics* d'Hippocrate à partir de la Saint Luc 1537.

Les touristes pourront voir, à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, plusieurs documents se rapportant à Rabelais : son immatriculation comme élève en médecine, écrite de sa main ; un autre autographe, sur le *Livre des Procureurs*, constatant sa présence à la première démonstration anatomique de l'année 1530 ; sa signature au bas des comptes de dépenses.

La vie des étudiants de Montpellier à l'époque de Rabelais, on la



L'Arc de Triomphe



Église Saint-Roch

connaît. Dès 6 heures du matin, même en hiver, heure que nos étudiants d'aujourd'hui trouveraient peut-être trop matinale, les cours se succédaient dans les locaux de l'école, qui occupaient alors, ceci dit pour les touristes, une partie du terrain où s'élève actuellement l'École de Pharmacie.

Les cours étaient purement théoriques. Ce n'est qu'en 1376 que l'École de Montpellier reçut du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, l'autorisation de disséquer, chaque année, le cadavre d'un criminel qu'on exécuterait. En 1550, les études anatomiques ayant pris de plus en plus d'importance, les dissections devinrent plus fréquentes. C'était un spectacle très couru. En dehors des étudiants, on voyait dans l'assistance des seigneurs, des bourgeois, et même des dames. Un compte qui nous a été conservé des

dépenses nécessitées par la seconde anatomie de l'année 1527 nous permet, pour ainsi dire, de suivre d'un bout à l'autre, dans ses détails, l'opération :

" Pour l'éminent et très savant maître Jean Faucon, doctissime interprète de l'histoire du corps, un écu. — Pour le prosecteur, vingt sous. — Pour le vase de verre destiné à recevoir les intestins, ainsi que pour le feu et les étoupes, cinq sous dix deniers. — Pour l'encens employé à assainir la salle, dix-huit deniers. — Pour le garde de l'hôpital qui a bénévolement livré le cadavre, cinq sous. — Pour la femme dudit garde, qui a prêté le linceul dans lequel on l'a apporté à l'École, deux sous, afin de la mieux disposer à nous avertir lorsqu'il se présentera des corps propres à la dissection. — Pour les hommes qui ont amené le cadavre de l'hôpital au collège de médecine, deux sous. — Pour le vin qui a servi à le laver, et pour ceux qui l'ont lavé, deux sous. — Pour une livre de chandelles, nécessaires à la poursuite de la dissection dans la soirée du jour de l'autopsie, seize deniers. — Pour les peines du bedeau de l'Université, qui a concouru à l'opération, en ouvrant les portes, en entretenant le feu, en fournissant de son mobilier nombre d'ustensiles dont on avait besoin, cinq sous. — Pour sa femme, qui a ensuite nettoyé la salle, douze deniers. — Pour ses enfants, qui ont également prêté assistance, soit en aidant les opérateurs, soit en courant chercher tout ce qu'il fallait, quatre deniers. "



L'Aqueduc

Suivent les sommes allouées aux prêtres pour accompagnement du corps au cimetière, messe " à l'intention du disséqué ", etc...

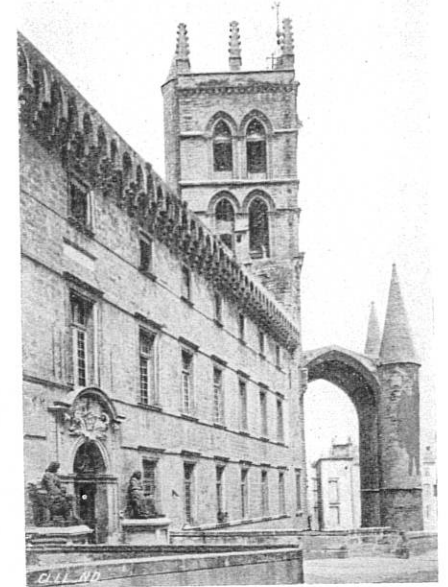
On faisait bien les choses pour le " macchabée ". Mais le difficile était d'en avoir. Toute l'année, professeurs et étudiants surveillaient les fourches patibulaires. Car on leur disputait même les cadavres des suppliciés. Si bien que les étudiants étaient obligés d'aller voler les cadavres dans le cimetière.

Les examens des étudiants se passaient en grande pompe, mais principalement les deux derniers : la licence, qui permettait d'exercer et même d'enseigner, et le doctorat.

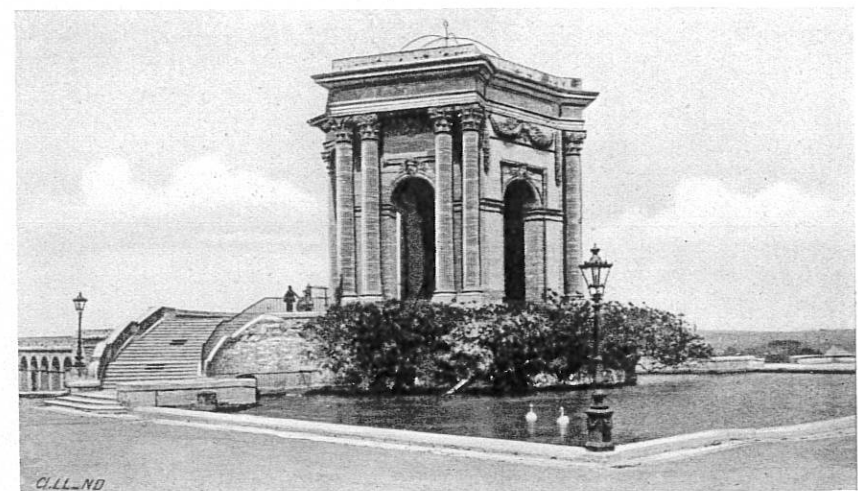
Le candidat à la licence, une fois admis par la Faculté, était accompagné processionnellement par un cortège de professeurs, étudiants, notables de la ville, à la demeure que l'évêque de Maguelonne, qui avait la haute juridiction sur l'École, possédait à Montpellier. Là, *in aula episcopali*, en présence de tous les assistants, le prélat, après avoir fait jurer au postulant d'observer les statuts de l'École, le confirmait, si l'on peut dire, licencié, en lui disant : *Nos ideo, tuis et Universitatis votis satisfaciendes, auctoritate apostolica, damus tibi licentiam legendi, regendi, examinandi, practicandi, caeterosque actus magistrales exercendi, hic et ubique terrarum...* Un jour, Molière, qui se rendait à Pézenas, chez le prince de Conti, passa par là, et nous eûmes l'intermède burlesque du *Malade imaginaire* : *Ego, cum isto boneto — Venerabili et docto — Dono tibi et concedo — Virtutem et puissanciam — Medicandi — Purgandi — Seignandi — Perçandi — Taillandi — Couprenedi — Et occidendi — Impune per totam terram.*

Les étudiants d'aujourd'hui ont d'autres facilités pour s'instruire que du temps de Rabelais ; l'appareil qui entoure leurs examens s'est simplifié ; mais ils sont toujours aussi joyeux. La chanson des vingt ans peut être diversement orchestrée : c'est toujours la même chanson.

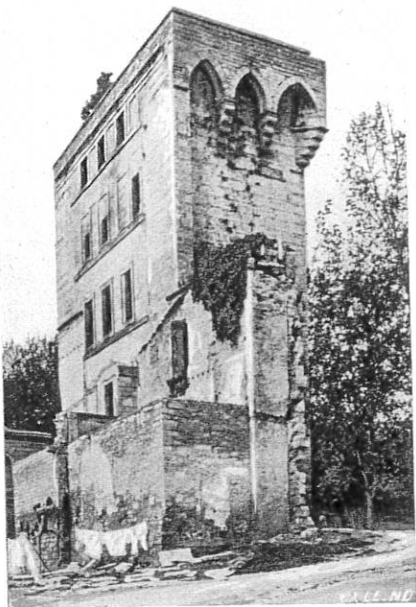
En dehors de leurs travaux, pour leurs heures de repos et de flânerie, quel magnifique champ Montpellier offre à ses étudiants ! C'est la belle promenade de l'Esplanade, en pleine ville, que continue un jardin des plus riants d'où l'on jouit



Faculté de Médecine et la Cathédrale



Le Château d'Eau



Vestiges des anciennes murailles

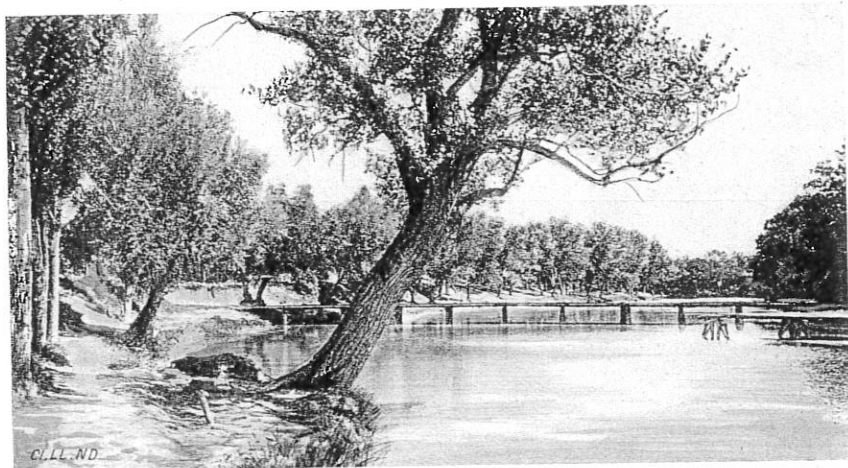
d'un admirable coup d'œil sur la campagne; c'est le Peyrou, ce coin de Versailles, avec ses allées majestueuses, au centre desquelles se dresse la statue équestre de Louis XIV, sa terrasse aux nobles lignes d'où le regard embrasse un horizon d'une pureté toute latine, qu'encadrent, d'un côté, le ruban argenté de la mer, de l'autre, les ondulations violettes des Cévennes; le Jardin des Plantes, avec ses orangers et ses palmiers, ses promenades ombrées, refuge des rêveurs et des amoureux, sa retraite poétique où, dans des verdure sombres, se cache le tombeau de Narcisse Young, la jeune fille du poète anglais des *Nuits*, sur lequel tant de jolis yeux émus ont lu l'inscription: *Placandis Narcissæ Manibus*; le Musée, d'une incomparable

richesse, avec son admirable collection de romantiques; et, entre la Faculté de Médecine, d'un aspect imposant et pittoresque, à l'intérieur moyenâgeux, et l'église de "Son Antique Majesté Notre-Dame-des-Tables" tout un dédale de vieilles rues, étroites, qui montent, serpentent, fraîches et silencieuses, autour d'anciennes demeures et de couvents, et d'où se dégage, dès que les ombres de la nuit les enveloppent, la poésie pénétrante d'un passé lointain qui ne veut pas mourir.

Et je n'ai pas parlé de la jolie rivière la Lez, si propice au plaisir du canotage, ni de la mer voisine, à Palavas, avec son immense plage de sable fin et doré, ni de Maguelonne, cette Cité d'Ys du Midi, qui fut le berceau de Montpellier et le siège de l'épiscopat, et dont rien ne subsiste que sa cathédrale qui s'élève sur le miroir d'un étang comme une vision de mirage.

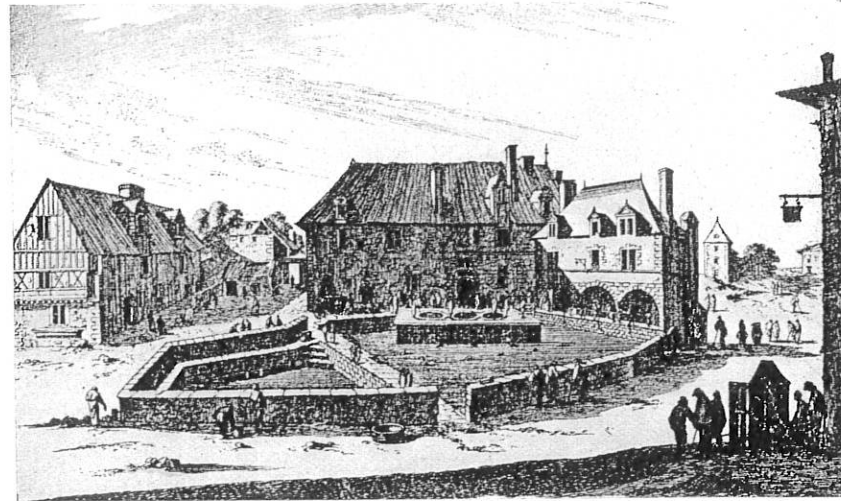
Tout le charme de Montpellier est dans ce mélange de la vie moderne la plus brillante avec les survivances émouvantes du plus noble passé.

JULES VÉRAN.



Vue sur la Lez

DE QUELQUES VILLES D'EAUX D'AUTREFOIS



Bains de Bourbon-l'Archambault

I. Silvestre del.

LA cure d'eaux n'est pas une mode nouvelle; elle était en grande faveur du temps des Romains, car jamais peuple n'a été à un tel degré buveur et useur d'eau; mais le Moyen Age, et pour cause, ne fut guère soucieux d'hygiène; il fallut la Renaissance pour voir les thermes d'autrefois reprendre vie, grâce aux dissertations de docteurs savantissimes prônant les "merveilles grandes", les "effets mirifiques", les "curiosités rares" de toutes ces eaux sulfurantes.

Et maintenant, si vous voulez savoir ce que pouvaient être "les eaux" au commencement du XVII^e siècle, la gravure d'Isaac Silvestre, ici reproduite: *Veüe des Bains de Bourbon-l'Archambault*, vous renseignera mieux que toutes les explications.

Ça, un établissement thermal! Oui, certes, et même célèbre alors, quelque primitif qu'il apparaisse. C'est qu'on avait une conception toute différente de l'emploi thérapeutique des eaux. On y venait pour se laver les reins et pour s'y baigner; sans s'inquiéter de la baignade *coram populo*, ni du déshabillage en commun, choses parfaitement admises. On se débarrassait de ses vêtements sur les bords de la piscine — certain du reste, de les y retrouver — et l'on descendait ainsi sans façon les



Aix-les-Bains. Le Casino (1850)

Eug. Ginain, del.